

Feuille de manioc n° 16

Michelle Onimus
Novembre 2015

Nous étions donc en Centrafrique du 10 au 24 novembre 2015, nous c'est-à-dire notre président Germain, (même pas dépaysé après plus de 20 ans), Stéphanie revenant pour la première fois depuis novembre 2012 (date de la dernière mission avec Daniel), Michel et moi, tout juste avant la visite du Pape François. Il y avait une sorte d'effervescence joyeuse en ville. Les fossés d'évacuation des eaux le long des rues de Bangui étaient curés, cela faisait des monticules horribles à voir, mais on savait que tout serait enlevé ! Certaines rues étaient goudronnées, et on pouvait ainsi savoir exactement quel trajet allait suivre la papamobile. Chaque communauté paroissiale, invitée à faire cortège, avait reçu un morceau de l'itinéraire ! Et puis quelle profusion de peinture pour rendre les murs plus gais ! On attendait le Pape bien sûr, mais aussi des dizaines de personnalités de l'Eglise. Le Centre d'accueil où nous logeons s'appropriait ainsi à recevoir des cardinaux. En avant première il y avait déjà des gendarmes pontificaux, qui prenaient leurs repas à la salle à manger mais sur une grande table séparée. Nous avons peu parlé avec eux, sauf le dernier jour où ils nous ont aidés à porter les lourdes cantines (de plus en plus lourdes me semble-t-il !) de matériel, de notre chambre jusqu'au « magasin D », une sorte de local-bagagerie où on les stocke entre deux missions. Un jour des ouvriers ont débarqué dans la cour, et m'ont apostrophée : « Ma sœur, on vient pour installer la climatisation dans les chambres... ». Par principe je rectifie quand on me donne du « Ma Sœur » ou du « Docteur ». Je dis donc qu'il n'y a pas que des religieuses dans cette maison et que je suis une grand-mère. On rit ensemble, et je me réjouis de cette bonne nouvelle : la clim'. Mais question : « Allez-vous l'enlever après le séjour des cardinaux ? » Non ils ne l'ont pas enlevée, et lorsqu'ils sont repartis quelques jours après, je les ai entendus crier de l'autre bout de la cour : « Au Revoir, Mamie ! »...

Oui, nous avons vraiment senti l'atmosphère de cette attente fiévreuse, quelque chose de plus fort que l'inquiétude : de la fierté ! Je crois que les Centrafricains veulent être pris en considération et cherchent à être heureux. A l'heure où j'écris, ils ont voté et adopté par referendum un nouveau cadre institutionnel. Avec des heurts, des violences, peu de participation, mais ils l'ont fait ! On attend dimanche prochain, les élections...

Bien sûr à Bangui on ne circule pas aussi facilement qu'avant. Les consignes de prudence pour aller ici ou là vont à la vitesse des portables, et on y obéit. Peu de familles sont venues en consultation au Centre de rééducation, qui n'est pas situé dans le quartier le plus calme, car il est à proximité du quartier Boy Rabe, siège des antibalakas après avoir été le fief des sélékas... Certains enfants et leurs familles ont même été amenés au Centre d'accueil pour la consultation préopératoire. Par contre, pas de problèmes pour opérer au Complexe Pédiatrique, à l'hôpital Général, qui est tout près du Centre d'accueil. L'association Emergency y est omniprésente, les conditions de travail sont très bonnes.

Retrouvailles à Berbérati.

Mais notre mission s'est surtout déroulée loin de Bangui, à Berbérati, où nous n'étions pas allés depuis trois ans. Des petits avions « humanitaires » relient maintenant Bangui à de nombreux points du pays, mais les humanitaires sont nombreux et il n'y a eu que 3 places affectées à notre équipe, ce qui a empêché Germain d'être avec nous à Berbérati. Nous nous

sommes consolés à l'idée qu'il serait davantage disponible pour d'autres découvertes à Mongoumba et Bangui. Il en rend sûrement compte dans ce journal...

Nous avons logé chez les Sœurs de la Charité, et avons été accueillis par les deux sœurs présentes : Sœur Ruth et Sœur Blanche. Sœur Elvira, la troisième sœur de la communauté que nous connaissons depuis longtemps, n'était hélas pas rentrée d'un séjour « médicalisé » en Italie. Sœur Elvira a été très active dans le fonctionnement et le développement du Centre Culturel Catholique, puis s'en est retirée. Ce centre comprend une bibliothèque, avec salle de lecture, des salles de conférence qu'on peut louer pour des manifestations, un atelier d'initiation à l'informatique, et une salle d'informatique pour tout public, dont l'accès est d'un prix modéré (500 CFA la demi-heure) ; Michel en a profité une fois. Bêtement, stupidement, piégée par le pessimisme endémique ici, j'avais imaginé que ce Centre que nous avons vu florissant autrefois ne devait plus fonctionner aussi bien. Quelle joie de le revisiter, de voir des habitués à la bibliothèque, d'en voir d'autres jouer au ping-pong dans la cour, ça c'est nouveau, d'apprendre que ce Centre arrive à peu près à s'autofinancer avec les entrées au cyber et la location des salles aux organisations humanitaires, par exemple Médecins sans frontières, qui ont besoin de locaux pour leurs séances d'information ou de formation en direction de la population locale. Sœur Elvira a gagné : les choses marchent quand elle n'est plus là !



Le déjeuner à la mission des Sœurs de la Charité, le jour de notre arrivée, avec Sœur Ruth et Sœur Blanche.

Parlons maintenant des deux sœurs présentes, toutes deux Centrafricaines. Sœur Ruth fait marcher la boutique, avec gaieté et spontanéité. Elle gère la maison, en particulier les repas présentés le plus souvent sous forme de buffets self service, ce qu'on n'a jamais vu ailleurs ! Et ce qu'on n'a jamais vécu ailleurs, ce sont les après-dîners au salon-télé avec tisane d'artémisia et les papillotes offertes par Stéphanie, il y en a eu assez jusqu'au bout ! C'est à Berbérati que nous avons suivi les événements tragiques du 13 novembre, nous nous sentions si loin ces jours-là. Ruth est responsable du Centre Némésia, à quelques mètres de la maison mère, et je pense que cela lui va bien. C'est une sorte d'école ménagère, qui fonctionne tous les matins, pour des jeunes filles ou jeunes femmes, souvent mères de famille, qui n'ont pas eu la chance d'être vraiment scolarisées. Elles apprennent ici la couture, le tricot, les soins aux enfants, l'hygiène. J'ai osé demander si je pouvais aller y passer un moment et dire quelques mots à ces « élèves » déjà adultes, à propos justement de la manière dont je pense qu'il est bon de parler aux enfants. Sœur Ruth en fait avait dit l'essentiel un jour où on parlait de ça à table, en évoquant sa maman : « Avec ma maman, on causait ensemble, de petites choses... ». On a parlé aussi de la préparation correcte du manioc, pour éviter les intoxications par le cyanure restant dans la plante quand elle est insuffisamment rouie (trempée dans l'eau pour être nettoyée). On a aussi écouté un conte de sagesse. Bon moment...

J'ai demandé le pourquoi du nom de cette école : « Némésia ». La réponse fut qu'il y a eu une Sœur Némésia dans la congrégation au 19^e siècle. Depuis je suis tombée par hasard sur quelques lignes de biographie de cette Sœur de la Charité, déclarée Bienheureuse. C'est l'histoire d'une petite fille née dans le Val d'Aoste (Italie) en 1847. Elle perd sa maman à l'âge de 4 ans et je ne sais comment se retrouve pour sa scolarité à Besançon, chez les Sœurs de la Charité. Nouvelle épreuve quand elle rentre chez son père : il s'est remarié, et son frère ne vit plus là. Julie va alors entrer chez les Sœurs de la Charité en Italie, elle reçoit le nom de Némésia, et elle va développer avec les jeunes auprès desquels elle est envoyée une méthode douce fondée sur la patience et la compréhension. Plus tard, près de Turin, devenue responsable de communauté, elle utilise la même méthode pédagogique avec les novices. Mais on dit que sa provinciale n'appréciait pas vraiment ! Elle meurt en 1916. Il y a son portrait dans le « salon » des Sœurs à Berbérati, elle a l'air sévère. Je suis heureuse de savoir que ses élèves l'appelaient « notre ange » ! Je me plais à penser que Sœur Némésia en secret inspire la pédagogie de cette école ménagère.

Sœur Blanche, toute noire sous son voile blanc, qu'elle enlève d'ailleurs à la maison, (la première fois je ne l'ai pas reconnue tout de suite...) est responsable à la fois du Centre de rééducation « Talitha Koum », ce qui veut dire en araméen « Petite Fille, lève-toi », et du Foyer de jeunes filles situé dans le même bâtiment que la Communauté. C'est une sorte de pensionnat de semaine pour des filles scolarisées en secondaire dans une école catholique de Berbérati. Elles se lèvent tôt, à 5h 15 et ne risquent pas de s'ennuyer : toilette, repas, long trajet à pied pour aller au collège (à 5 km), retour, étude, repas, puis étude, et coucher à 21h.

Comme l'avion prévu pour notre retour n'est pas venu le jour dit, pour cause de panne, nous avons pu faire une réunion avec ce groupe de collégiennes.



La réunion avec les élèves, durant laquelle Stéphanie a fait un exposé sur l'anesthésie et la douleur, après lequel les élèves ont posé beaucoup de questions.

Stéphanie a fait un exposé sur l'anesthésie, Michel a parlé de la maladie du Konzo, cette paralysie due au cyanure restant dans les tubercules de manioc mal lavé, et du paludisme. J'ai en final dit un conte. Le plus beau fut le spectacle qu'elles nous ont offert, avec des chants et un poème sur les couleurs, plusieurs d'entre elles représentant ces couleurs toutes importantes pour l'équilibre de la vie.

La très belle danse des jeunes filles de l'internat, préparée pour nous remercier de notre présence...



Sœur Blanche a sa propre chambre dans le grand dortoir qui est en fait une juxtaposition de petites chambres séparées par des cloisons ou des rideaux.

Le dortoir des pensionnaires : il y a plusieurs chambres de 3 ou 4 séparées par des demi-cloisons.



Elle dit que le soir les filles continuent de « papoter » au lieu de dormir ! Nous faisons tous pareil au même âge... Elle doit aussi régler les petits problèmes quotidiens de santé, et plus grave, de fugues pendant les heures de classe ! Elle n'aime pas du tout ça bien sûr, et nous explique que les filles peuvent « attraper une grossesse » pendant ces écoles buissonnières. Nous avons bien ri malgré le sérieux de l'affaire !

Quand Sœur Blanche ne s'occupe pas du foyer, elle supervise le travail du Centre de Rééducation. Si vous reprenez les très vieux numéros de notre petit journal, vous verrez que nous l'avons conçu tout petit, comme le voulait Jo (le Père Joseph Boiston), qui avait tellement peur des grandes choses, et de la richesse... Les années passant, les Sœurs de la Charité qui ont succédé à Pierre Chevignard et Marie Lardenois, les deux kinés français en volontariat pour l'ACMC à Berbérati de 1972 à 1976, ont un peu agrandi le centre, et il est devenu très fonctionnel et agréable. Il y a un grand hall couvert à l'entrée où les patients peuvent attendre, les petits peuvent jouer et font leur rééducation et marchent dans les barres parallèles...

La séance quotidienne de rééducation des enfants opérés, dans les barres parallèles... La séance était très suivie chaque matin, et les parents contrôlaient les progrès de leur enfant.



Ensuite on entre dans la salle de consultation. Après il y a une pièce avec deux tables de massage, un lavabo. C'est là qu'on pique-nique à midi (ou 15 heures...) après la matinée opératoire. Sœur Blanche prévoit tout, les avocats, les sardines, le pain, les fruits, le café... Le luxe ! Si vous avancez encore, il y a encore une petite pièce qui servait autrefois pour faire des appareillages. Il y a encore le matériel, mais Athanase n'est plus là. C'est très dommage. Comble du luxe, il y a aussi un coin vestiaire, lavabo et toilettes.

Le plus important c'est que les patients viennent demander de l'aide à Apollinaire, le rééducateur. On voit tout de suite que tout le monde sait où le trouver, et que lui-même connaît les familles et sait chercher l'aide utile et possible pour chaque cas.

Que dire du travail à Berbérati ? Les Internes, Joël, dit « Le Géant », Tuspin et une jeune femme, Pétula, ont été très présents, et intéressés. Les deux derniers jours, les jours en supplément à cause du retard de l'avion, nous avons organisé pour eux quelques séances d'enseignement : De l'orthopédie infantile avec Michel, des protocoles d'anesthésie avec Stéphanie, et moi-même j'ai parlé de la communication au moyen d'images pour des enfants infirmes moteurs sans possibilité de parole articulée. L'un des internes a dit que c'était une chance pour eux, cette panne d'avion !

Toujours à Berbérati nous avons eu la chance de rencontrer chez lui le nouvel évêque, Monseigneur Denis AGBENTADZI.



Mgr Denis, évêque de Berbérati, avec Sœur Blanche, Stéphanie et Michel

Il nous a reçus chaleureusement, très intéressé par notre travail, et nous l'avons invité à venir voir les enfants à l'hôpital. Le lendemain, en plein boum de la consultation, nous l'avons vu arriver au Centre, avec sa longue soutane blanche. Nous lui avons présenté une toute petite fille, Marlène, souffrant d'un mal de Pott ; comme la petite Cathline de Bangui qui a été opérée à Dakar, elle aurait besoin d'une opération lourde au Sénégal. Mais comment faire ? Sa maman ne parle pas bien le français. Il faudrait faire des passeports et cela ne se fait qu'à Bangui. Les conditions de transport entre Berbérati et Bangui sont plus que compliquées, presque impossibles ; l'accès aux avions humanitaires est limité aux personnels humanitaires ; MSF a un avion, mais ne prend en charge que les transports urgents... Impossible de faire admettre que l'état de cette enfant est une urgence. De nombreux patients ont été pris en charge pendant le séjour. Mais il y a tous les autres à qui il faut dire que l'on est impuissant. D'abord tous les enfants infirmes moteurs d'origine cérébrale. Je pense à Merveille, qui a 3 ans, ne marche pas, ne se tient pas bien assise, ne parle pas, et est incontinente. Sa maman, sa grande sœur et moi, nous avons travaillé deux jours de suite, et découvert que cette petite fille comprenait ce que je lui demandais, et pouvait désigner, par son regard ou en tendant un peu son bras, les objets que je nommais. Elle aurait les capacités pour apprendre à communiquer avec des images ou pictogrammes. J'en ai un peu parlé à Apollinaire et aux internes, mais... Il y a également les adultes qui présentent des problèmes orthopédiques et qui chez nous bénéficieraient d'une intervention chirurgicale, impossible là-bas. Il y a Chimène, qui a 3 ans, le regard perdu dans le vide, sans réaction, après une méningite. Il y a Baudelaire que nous connaissons depuis longtemps, à cause d'une infection persistante d'une jambe. On a même essayé avec lui une pommade à l'artémisia il y a quatre ans. Hélas, devant l'inefficacité de tous les pansements pendant des années, le médecin a fait l'amputation de la jambe. Ce ne serait pas trop grave si Baudelaire avait de quoi payer une prothèse... De plus il n'y a plus d'appareilleur à Berbérati. Et comment aller à Bangui... Alors on baisse les bras, et on essaie de se réjouir avec Baudelaire qu'il ait reçu une machine à coudre de la Sœur Stéfania, l'ancienne directrice du Centre, et qu'il puisse travailler. Parfois nous sommes heureux, comme cela a été le cas avec Médard, opéré en 2011 puis 2012, d'un difficile problème de hanche et de genou, et qui maintenant marche sans aucune aide. Parfois on n'en peut plus de la consultation. J'aime beaucoup une gravure de Rembrandt, intitulée « La pièce aux 100 florins », à cause de la transaction dont elle a été l'objet. Le vrai nom est je crois « Le Christ bénissant ».



La pièce aux cent florins. Rembrandt 1643

On y voit une foule de malheureux, vieillards, enfants, pauvres, mais aussi des gens qui n'ont pas besoin du médecin, qui se pressent dans l'espoir d'une guérison. Ça peut ressembler à ça, la consultation. Des enfants arrivent portés sur le dos de leur mère ou de leur père, et je me demande quel courage et quelle force les fait tenir. Une fois une jeune femme très malade était arrivée à moto, tenue par deux autres passagers de la moto. Il y a encore des patients qui se déplacent à terre, c'est pour eux qu'on cherche ou qu'on achète des sièges roulants.

Retour à Bangui. Nous avons des relations assez étroites avec l'Ordre de Malte, depuis qu'il a pris en charge, en grande partie, le budget de fonctionnement du Centre de Rééducation pour Handicapés Moteurs de Bangui (CRHAM), en partenariat avec l'ACMC. A l'une de nos rencontres à Paris, nous a été présentée la charte éthique élaborée à l'intention des nombreux centres hospitaliers gérés par l'Ordre. Voici un premier jet d'un texte inspiré de celui de l'Ordre de Malte, que j'aimerais proposer pour notre action en Centrafrique.

Brouillon de charte éthique de l'ACMC :

- 1. Accueillir le patient et sa famille avec tout le respect et l'attention qui leur sont dus.*
- 2. Chercher à procurer à chaque patient les meilleurs soins possibles, et ne les mettre en œuvre qu'avec son assentiment, ou avec celui de son adulte référent si le patient est un enfant.*

3. Chercher à expliquer le plus simplement possible, et avec douceur, l'état du patient. Si les soins sont impossibles, proposer des aides palliatives si cela est possible.

4. Chercher à assurer une formation continue sur le tas du personnel soignant ou éducatif, par des conseils, ou des enseignements ponctuels théoriques ou pratiques.

5. Ne jamais refuser des soins à des familles insolvables, mais chercher une solution « juste » chaque fois que la famille ne peut pas contribuer aux frais des soins.

Ceci est une sorte de brouillon. Si l'un ou l'une d'entre vous a des ajouts ou des changements à proposer, ce sera une joie pour nous. Merci d'adresser vos contributions par mail à Michel : monimus@wanadoo.fr Peut-être aurons-nous une ou des réponses !

A Bangui, nous avons retrouvé Germain, qui avait plein de choses à raconter, ainsi que Sophie Patron qui aurait du faire équipe avec nous, mais les choses ont tourné autrement. Elle devrait le raconter elle-même ! Et Germain aussi, je ne m'inquiète pas ! Prochaine mission mi-février 2016, pour aller d'abord à Mongoumba, chez Elia et Maria Augusta, puis à Bangui.

Balala kwé, orthographe douteuse, mais le sens je le connais : « Salut à tous ! »

Michelle ONIMUS